

Anne  
Brécart  
Cœurs  
silencieux



ZOE

CŒURS SILENCIEUX

AUX ÉDITIONS ZOÉ

DU MÊME AUTEUR

*Les Années de verre*, 1997

*Angle mort*, 2002

(Prix Découverte de la Fondation Schiller)

*Le Monde d'Archibald*, 2009

Zoé Poche, 2011

*La Lenteur de l'aube*, 2011

*La Femme provisoire*, 2015

ANNE BRÉCART

CŒURS SILENCIEUX

**ZOE**

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines  
CH-1227 Carouge-Genève, 2017  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Maquette de couverture : Silvia Francia

Illustration : © Aude Samama

ISBN 978-2-88927-459-8

ISBN PDFWEB: 978-2-88927-469-7

ISBN EPUB: 978-2-88927-468-0

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien  
de la République et Canton de Genève,  
et de l'Office fédéral de la culture.*

## Première partie



## I

*« Now if you're sad  
and you're feeling blue  
go out and buy a brand new  
pair of shoes. »*

Maggie M'Gill, *The Doors*

Depuis trois mois, je vis chez une amie en attendant de trouver un appartement. Le soir, Nicole et moi nous retrouvons autour de la table de la cuisine, elle me dit, sans doute pour me rassurer : « Il n'est pas nécessaire de tout posséder, de se raccrocher aux objets ou aux gens. Il y a un temps où il suffit d'avoir eu un amour, une famille ; quand tu les as perdus, tu peux te contenter d'y repenser. »

Elle me sourit en disant cela, tire sur sa cigarette. Je souris en retour, surtout pour la forme ; en fait je n'en crois rien, mais je ne veux pas être seule et suis donc prête à entendre tout ce qu'elle veut bien me dire.

Je n'en peux déjà plus de cette existence déracinée, de cette vie de vieille nomade, de quinqu déboussolée. Je ne supporte plus mon état d'incertitude, ce sentiment d'être décalée, désabusée. « Dé » étant le préfixe de la séparation et de la perte.



Il y a quelques mois j'ai quitté l'homme avec lequel j'ai vécu pendant vingt-cinq ans. Alors j'ai eu l'impression d'avoir intégré une grande communauté qui pourrait s'appeler « la maison des femmes seules ». J'y ai retrouvé des amies rencontrées pendant les études, découvert leurs rituels, leurs habitudes. Elles parlent beaucoup, érigent des villes de mots, avec leurs avenues, leurs monuments aux disparus, leurs places et leurs passages secrets, mais aucune d'elles ne comprend ce qui est arrivé.

Nous avons perdu l'amour, comme ça, comme d'autres perdent un gant ou des clés, par mégarde. Il nous est arrivé un accident, une rupture. Autant, jeunes, nous étions intarissables sur notre vie sentimentale, autant aujourd'hui notre bavardage tait scrupuleusement ce qui nous est arrivé d'intime.

La saison est en train de tourner, les arbres perdent leurs feuilles et les nuits fraîchissent. Je décide de passer à l'appartement familial où mon ex-compagnon habite encore pour aller chercher quelques affaires.

Après avoir traversé la place en contrebas de l'immeuble de Nicole, laissé l'avenue à ma gauche pour rejoindre le parc des Bastions avec ses beaux arbres et son kiosque à musique vitré, je passe devant le bâtiment de l'université d'où émane le calme des choses anciennes.

C'est là que, sans crier gare, le visage de Jacob s'impose à moi. Pas le visage que je lui ai vu à l'enterrement de ma mère il y a quelques mois, mais celui qu'il avait jeune homme. Je revois son regard et nos mains qui se

cherchent mais qui, de manière incompréhensible, ne se mêlent pas. Le ballet des mains sur la table efface la réalité du café dans lequel nous nous trouvons. Je m'arrête prise de tremblements et revois son regard plein de douceur et de désarroi.

Ma vie aurait-elle été différente s'il avait abrité mes mains dans les siennes ce soir-là, s'il m'avait caressé les cheveux de manière plus appuyée ? J'essaie de chasser le regret qui monte en moi comme une vague. Puis je me redresse. C'est derrière moi, tout ça. J'ai fait ma vie autrement.

Au moment où je franchis le grand portail du parc et que je me retrouve dans la rue, le vent me pousse et dépose un baiser ambigu sur ma joue. À la fois chaste et enjoué, il me caresse les cheveux et murmure des choses mystérieuses à mon oreille. De son corps fluide le vent me serre de près, attire mon attention avant de s'éloigner pour aller faire tournoyer les feuilles le long du trottoir. Les lumières électriques s'allument, luttent avec les reflets mauves du crépuscule puis prennent le dessus et envahissent les rues de leur clarté blanche.

Je suis légère dans cette soirée de novembre, le vent me jette un parfum frais d'écorce et de feuilles. Puis il s'affaire autour de moi et m'interroge sans que je comprenne ce qu'il me veut.

À moins que cela soit la question que me pose le souvenir des mains de Jacob. C'était il y a quarante ans, une nuit de début d'automne. Il avait fait chaud et sec durant tout l'été, la campagne était jaunie, les arbres avaient perdu leurs feuilles bien avant la saison,

les sources étaient taries. Le niveau du lac de Morat avait baissé. Ce soir-là le vent était chaud et nerveux.

Nous avons échoué dans un bistrot. Jacob s'était penché vers moi, m'avait effleuré les mains, timidement comme s'il craignait de me faire mal; à ce moment, les voix des autres clients n'étaient plus qu'un lointain murmure. Sur la table, nos quatre mains se cherchaient, s'effrayaient de se frôler, s'évitaient, puis revenaient l'une vers l'autre, comme si elles avaient pris leur indépendance. Lorsque ma main avait tenté de se réfugier dans celles de Jacob, il les avait brusquement retirées, ce qui avait rompu le cercle magique. Les bruits alentour s'étaient précipités sur nous; verres entrechoqués, bruits de voix. Puis nous étions sortis côte à côte, vacillant tous deux. Nous nous étions réfugiés dans la normalité des saluts échangés comme si rien n'était arrivé.

Mais j'ai fait des choix, je suis partie et j'ai bien fait. Jacob était un homme si compliqué, il m'aurait rendu malheureuse toute ma vie. Pourtant aujourd'hui quelque chose me manque, c'est une question insistante et insidieuse qui ne veut pas me laisser en paix.

Arrivée devant mon ancien immeuble, je décide de marcher encore un peu dans le crépuscule violet, dans ce désordre frais que le vent fait dans mes habits et mes cheveux, avant de changer d'avis et de m'engouffrer à regret dans l'allée au moment même où le voisin du deuxième en sort. Il m'adresse un large sourire en me tenant la porte. En me retournant pour le remercier, je surprends son regard méditatif sur moi.

Que voit-il ? Je note sa silhouette mince et juvénile qui contraste avec son visage fatigué. Cela me frappe que nous ne soyons l'un pour l'autre que des silhouettes, des images furtives sans profondeur. Il me semble que, ces dernières années, j'ai été avant tout une représentation, une image pour les autres.

Au cinquième étage, dans l'air immobile de la cage d'escalier, je suis surprise de trouver, devant la porte de l'appartement, une paire de chaussures que je n'ai jamais vues. Elles sont d'un beau rouge profond, avec une bride sur le cou du pied et des talons pas trop hauts et pas trop pointus. Je me baisse pour les regarder de plus près. Leur odeur aussi me plaît, celle d'un plancher ancien, de bière et de résine de sapin. Quelques plis sur le côté, le talon légèrement éculé montrent qu'elles ont déjà été portées, alors que le brillant du cuir fait penser qu'elles ont été entretenues avec soin. On dirait que quelqu'un les a cirées à mon intention avant de les poser là, sur le sol impeccable du corridor. J'ai envie de caresser le cuir pour en sentir la douceur et l'irrégularité là où il est légèrement plissé, mais l'idée que ces chaussures ne sont pas à moi, qu'elles sont destinées à une autre me retient. Pourtant, quand je me baisse une fois encore pour en vérifier la taille, je suis heureuse et surprise de voir qu'elle correspond bien à la mienne.

J'explique rapidement à Xavier que je vais à Chandossel car la maison qui est en vente depuis la mort de ma mère a trouvé un acheteur, il faut que j'aille voir, faire du rangement. Xavier semble ne

m'entendre qu'à moitié. Il fait oui oui de la tête. Depuis mon départ « pour réfléchir », rien ne l'étonne plus. Par ailleurs ce qui se passe là-bas, dans mon village qu'il a toujours détesté, ne le concerne en rien : « là-bas tout est triste », avait-il l'habitude de dire.

Il constate simplement que j'ai raison de vouloir y aller avant les premiers froids, surtout s'il y a une chance de rencontrer l'acheteur. Que la sœur de ma mère et mes cousines sont bien gentilles, mais que ce sont des personnes d'un autre temps auxquelles on ne peut faire confiance.

En préparant mes bagages, je repousse le soupçon de mauvaise conscience que mon mensonge a fait naître en moi. La vente de la maison est un vague prétexte pour retourner à Chandossel, aucun acheteur sérieux ne s'est présenté pour acquérir la maison à côté du cimetière.

En revenant dans le séjour avec mon sac de voyage, je demande à Xavier si c'est lui qui a laissé ces chaussures rouges devant la porte.

« Quelles chaussures ? » s'étonne-t-il. Assis à la table ronde du séjour, il a l'air abattu, s'enfonce dans le silence.

— Quelque chose ne va pas ?

— Noon, enfin oui.

Je vois le dos de Xavier, ses épaules, une partie de sa nuque entre le col de sa veste brune et les cheveux, je me souviens avoir aimé caresser cette nuque un peu épaisse où je trouvais de la douceur. Mais ce soir, la nuque n'invite pas à la caresse ; je suis surprise de le

voir à ce point prostré, me demande si c'est le chagrin, ou au contraire l'indifférence ou même le désir de me voir partir qui le fait se tenir ainsi. Je tourne autour de lui, hésite à déposer un baiser sur son front avant de m'éloigner sur la pointe des pieds par peur de le déranger.

C'est en ouvrant la porte d'entrée, que je constate que les chaussures rouges n'y sont plus. Sans doute que la personne à laquelle elles appartiennent est venue les reprendre. Et cette idée me fait venir les larmes aux yeux ; j'entre dans l'ascenseur la vue brouillée par le chagrin.

## II

«*La longueur du détour dépend de l'importance de l'objectif.*»

Günther Anders, *Aimer hier*

Assise dans le train, je regarde défiler les villages, les forêts ; je vois les grands champs labourés, d'autres semés de blé d'hiver, reconnais comme de vieux amis les champs de betterave, ceux pour le fourrage. Au loin, les Alpes se découpent en ombres chinoises sur le ciel d'un bleu profond : une image parfaite. Je ne peux détacher les yeux de ce paysage, c'est comme si je redécouvrais un visage aimé, longtemps oublié. Le train me berce, me fait traverser la campagne avec la facilité que donnent les rêves. Je suis enfin débarrassée du poids qui m'accable en ville.

J'ai éteint mon téléphone portable en pensant à mes enfants. Ils se passeront bien de moi quelques jours. Pendant si longtemps ma vie a tourné autour d'eux ; maintenant j'aimerais les imaginer toujours heureux sans moi, solaires, marchant dans la chaleur de leur jeune vie. Il arrive que je les voie embués par le malheur : une ombre dans les yeux de Max suffit à me terroriser ; ou encore quand Alice s'était plainte d'un *baby blues* après la naissance de son premier enfant. Leur

malheur m'est insupportable, je voudrais qu'ils soient toujours heureux, toujours. C'est une attente exorbitante et illégitime. Je repousse cette pensée, repousse les enfants. Leur présence d'autrefois au milieu des bruits de portes claquées, des rires, des pleurs dans la lumière matinale de l'appartement familial toujours sens dessus dessous, le linge éparpillé, les lits faits à la hâte avant midi pour satisfaire je ne sais quelle antique loi; les enfants débarbouillés, habillés l'un après l'autre, la promenade qui aboutissait au grincement de la balançoire pendant que je me plongeais dans un livre, enfin assise sur un banc. Tout cela a passé si vite, le temps a tourbillonné comme cette ample jupe que j'aimais faire tourner autour de moi quand j'accompagnais Jacob aux bals de la Bénichon il y a si longtemps.

Le train s'arrête en face de la petite gare aux colonnes de bois chantourné. Je fais trois pas sous l'auvent; le banc à côté de la guérite du chef de gare est toujours là mais la porte de la salle d'attente est cadénassée. Depuis le banc, on voit le lac et la petite forêt. Une fois le train parti, le silence retombe sur le paysage; c'est un vieux silence aussi difficile à déloger qu'un matou sur le rebord d'une fenêtre.

Pourquoi personne n'est-il venu me chercher, cette idée m'effleure avant de s'évanouir. J'ai fui: j'ai quitté la ville sans que personne le sache sauf Xavier, comme pour disparaître. Ce qui ne m'empêche pas de me sentir abandonnée sur le quai de la gare avec, dans les bras, le chant des oiseaux et le bruissement du vent.



Achévé d'imprimer  
en septembre deux mille dix-sept  
sur les presses de L.E.G.O. à Lavis, Italie,  
pour le compte des Éditions Zoé  
Composition Joseph Maye, Genève